

August Strindberg

Correspondance, tome I

ZULMA

Le Monde

13 novembre 2009

Strindberg, le maître de la colère

Non content d'être l'auteur d'une œuvre colossale, radicale et fulgurante, August Strindberg (1849-1912) est probablement l'écrivain suédois qui a suscité le plus de témoignages, de commentaires et d'études passionnées, mais aussi de controverses. Sa vie tourmentée, ses humeurs violentes, ainsi que ses livres ont entretenu de son vivant et jusqu'à aujourd'hui une légende parfois proche de la caricature.

Correspondance Tome I (1858-1885) d'August Strindberg

Choix, présentation et traduction
par Elena Balzamo, Zulma, 452 p., 22 €

En l'absence de journal – à l'exception du très singulier *Journal occulte* (1896-1908) –, sa *Correspondance* offre une rare occasion de se rapprocher de lui. De se mettre dans ses pas, de le suivre, peut-être de comprendre le cheminement heurté de sa pensée nerveuse et provocatrice. Les écrits intimes apparaissent toujours comme les coulisses de quelque chose d'essentiel. Au risque du mirage, trop souvent.

Avec Strindberg, le danger existe surtout de se noyer en cours de route. Car sans le remarquable travail de sélection et de traduction d'Elena Balzamo, qui a

édité cette *Correspondance*, le lecteur français ferait face à l'interminable traversée d'un demi-siècle de désordres sentimentaux et spirituels, mais aussi matériels, littéraires, alimentaires et idéologiques. Près de 10 000 fragments et plus de vingt volumes : un défi à ne conseiller qu'aux navigateurs chevronnés, aux érudits et spécialistes.

Premier d'une série de trois volumes, miraculeusement fluide, ce recueil de 129 lettres brèves ou longues est organisé par périodes et par lieux, de 1858 à 1885. Il épouse à merveille la chronologie de Strindberg, celle de sa vie et de ses publications. A moins d'être un historien ou un chercheur, on jugera du résultat à la qualité de la lecture. Même à considérer qu'il s'agit d'un collage, d'un arrangement ou d'une interprétation, ce livre est admirable. Et surtout lumineux.

Quelques lettres suffisent ainsi à préciser la légende. Si l'on a beaucoup glosé sur l'obsession de Strindberg pour l'argent (« l'ennuyeux terrain financier »), sur sa misanthropie (« le genre humain souffre d'une idiotie chronique »), ou encore sur sa paranoïa, on découvre dans cette *Correspondance* qu'il s'agit avant tout du prix de l'écriture. Car tout découle de cela et tout semble devoir y mener, avec une dose égale de sincérité et de mauvaise foi. Et cela suppose autant d'argent que de colère et d'ennemis.

A cette époque de sa vie, Strindberg connaît quelques succès (dont *La Chambre rouge* en 1879), et autant d'échecs. Sa situation financière est encore précaire. Quand elle s'équilibre, il répète plusieurs fois que « les épiciers ont été réglés » et que « nous payons au comptant », comme pour s'en convaincre. Il sait déjà que « les vainqueurs dans ce monde » sont « les sots, les égoïstes, les brutes, les riches ». Au futur ministre des finances danois Edvard Brandes (écrivain lui aussi), il avoue, en 1880, qu'il est « socialiste, nihiliste, républicain, tout ce qui est à l'opposé des réactionnaires ! ».

Au fil des mois et des années, son ton change, son style se libère et se radicalise. Le jeune écrivain avance très tôt que « celui qui est en colère parle bien – et écrit encore mieux ». Il n'a que 26 ans et tente de séduire sa future femme, Siri von Essen, alors mariée à un officier et actrice débutante. La suite de sa *Correspondance* élabore une véritable poésie du « courroux » – « comme celui de Moïse, à une occasion que je ne me rappelle plus ». Les premières lettres polies (et un peu ampoulées) laissent la place à des bordées d'insultes, se complaisant dans la vulgarité et la provocation, en toute conscience. Auprès de ses éditeurs, il se contrôle un temps, mais la colère l'emporte inexorablement, devient un mode de vie. En voyage à Paris, cette « auberge où les Européens viennent pour se saouler et pour baiser », il parle de « commencer le bombardement du Royaume suédois ». Avec ses livres.

L'une des grandes qualités de ce premier tome de *Correspondance* est de montrer ce glissement lent de la langue de Strindberg, de plus en plus nerveuse, de plus en plus belle à mesure qu'elle s'enivre d'elle-même. Les formules sont parfois miraculeuses. Ainsi, quand il arrive en Italie : « Les oliviers sont d'un gris affligeant. La nature a l'aspect d'un jardin, c'est plus laid que les paysages peints à l'huile. Les pins parasols ressemblent à eux-mêmes. »

Pourtant, il ne s'agit pas de faire des phrases. Au contraire, il est convaincu qu'écrire, c'est être « utile aux autres ». Un écrivain ne s'occupe pas de fiction, mais travaille à « faire connaître ce qu'il n'a pas le droit de dire ! Et sans prendre de gants ! ». Il est une « sorte de Christ », « le représentant de l'humanité ». Il doit mépriser l'art (« un faux ») et le goût du beau (« chevillé au corps comme la pulsion sexuelle ») – qui ne peuvent être « le but de l'existence pour un être humain ». A la littérature, Strindberg oppose la politique, à plusieurs reprises : « C'est la vie des gens, leur bonheur et leur malheur en dépendent. »

Pourtant, s'il est un écrivain qui s'engage parfois violemment, hanté par la « question sociale », ses lettres révèlent aussi ses contradictions, ses ambiguïtés (en ce qui concerne le féminisme ou l'antisémitisme), ses revirements brusques, son désespoir. « Tout cela, c'est de la merde », lâche-t-il à la veille de Noël, en 1884. Ses lettres ne sont pas celles d'un auteur engagé au sens moderne, mais d'un « voyou des lettres » qui mène la vie dure à ses correspondants.

La grande beauté de ce livre, c'est de faire le portrait en sourdine de ce « voyou ». Imprévisible et tonitruant, pénétré de l'idée d'un « bien commun », mais d'une sauvagerie indépendante. Capable d'admirer Emile Zola et de se moquer de lui dans une même phrase. De chercher à rencontrer Henrik Ibsen avant de railler ses « masturbations hystériques ». Préoccupé par l'avenir de l'homme, la culture des asperges et le coût d'une pension en Suisse : un homme capable de tout. ■

Nils C. Ahl

le nouvel **Observateur**

Hebdomadaire - Jeudi 12 novembre 2009

[LECTURES POUR TOUS]

CORRESPONDANCE

Correspondance. Tome I (1858-1885)

D'AUGUST STRINDBERG (photo)

*Traduit du suédois par Elena Balzamo, Zulma, 430 p.,
22 euros.*

*** Divine surprise : l'auteur de « Mademoiselle Julie » donne des recettes pour écrire vrai ou tailler les arbres. Et il ne mâche pas ses mots pour « dynamiter les mensonges » à propos de l'art, de la société ou des femmes. Exilé à Paris, il rencontre « un peuple méridique d'aristocrates bêtes et arrogants ». Il écrit à ses éditeurs, ses amis, ses ennemis, son frère, sa femme. On découvre une part jusqu'alors inédite de la magistrale machine de guerre Strindberg : nerf, cœur, cerveau mis à nu. En prime, quelques dessins de sa main.

Odile Quirot



Alfred Dag - On-line Archive - AF

Liberation

1 octobre 2009

«C'est un pays maudit et une nation faite exclusivement d'escrocs! [...] Vivre à Paris est un vrai calvaire!»

AUGUST STRINDBERG

Correspondance, tome I (1858-1885)

Choix, présentation et traduction du suédois par Elena Balzamo. Zulma, 432 pp., 22 €.



Comment ça s'écrit
Le «vieux nid de rats»
d'August Strindberg

PAR MATHIEU LINDON

«**J**e commence le bombardement!» Tel est le sous-titre, dû à l'épistolier lui-même, de ce premier volume de la

Correspondance d'August Strindberg. De fait, le Suédois tape sur tout ce qui bouge, y compris lui-même. Dans sa présentation, Elena Balzamo parle d'«un gigantesque sifflage» pour évoquer ces dix mille lettres parues en vingt-deux volumes en Suède et dont Zulma publie un choix en trois tomes, le premier, qui paraît aujourd'hui, couvrant les années 1858 à 1885 (Strindberg est né en 1849 et mort en 1912). Sa correspondance est comme le laboratoire du dramaturge, romancier, nouvelliste, poète et pamphlétaire. «Ainsi les lettres constituent-elles moins des réactions aux réponses qu'il reçoit que des étapes de sa propre réflexion», écrit Elena Balzamo. De tous les côtés, on retrouve ici la singularité de l'écrivain. Alors âgé de 23 ans, le futur auteur du *Plaidoyer d'un fou* et *l'Inferno* a une étrange prière; «implorer le Seigneur de m'envoyer une douce folie, car ce serait le seul moyen de m'épargner la démence». Ce n'est pas non plus tout le monde qui fait ainsi sa déclaration: «Je t'aime, parce que j'aime ton chagrin, le chagrin et moi sommes des amis de longue date [...]». Extrémisme politique de celui qui estime que «l'éducation reçue est comme une vieille syphilis: les plaies se rouvrent quand on s'y attend le moins!» «Je suis socialiste, nihiliste, républicain, tout ce qui est à l'opposé des réactionnaires! [...] Il faut tout brûler, faire sauter - et puis recommencer!»

Au gré de ces années où il devient célèbre et quitte la Suède, c'est surtout sa position littéraire que modèle Strindberg. Il y a un caractère biographique dans ses conseils: «Un avertissement, avant que tu ne deviennes écrivain: il n'existe aucun métier aussi brutal, aussi dépourvu de délicatesse que celui-ci! Si seulement tu savais à quoi ressemble la vie lorsque, en tant qu'écrivain, on est obligé de se mettre à nu sur la place publique, comment, tel un vampire, on suce le sang de ses amis, de ses proches, le sien propre! Beurk! Mais, si on ne le fait pas, on n'est pas écrivain! Et aussi: à quel point on est seul!» Son recueil de nouvelles *Mariés!* provoque la fureur aussi bien des chrétiens que des féministes, ce qui le conforte dans l'idée qu'il est «seul dans son combat». Tout ce qu'on lui reproche, c'est ce à quoi il est forcé - puisqu'il est écrivain. D'un ancien proche, il écrit: «J'ai été pour lui un ami fidèle, je lui serai un ennemi redoutable.»

Il a une drôle de façon, sans doute exacte, de rendre compte de sa situation politique: «Du reste, je ne suis à présent d'aucune utilité pour le parti, quel qu'il soit, car je "nuis" à la vraie cause progressiste! [...] C'est tout de même moi qui ai mis le feu au repaire de brigands! Mais on ne me laisse participer ni au pillage ni aux viols.»

Strindberg s'applique sa propre ironie. «J'ai une trop mauvaise opinion des êtres humains (acquise par l'autoanalyse!) pour savoir peindre les personnages avec autant d'application.» «Ce vieux nid de rats», écrit-il pour développer les mots «mon esprit». Il ne nie pas l'existence de tendances paranoïaques en employant l'expression «mon esprit soupçonneux». Il évoque «une machination de mes partisans» contre lui. Et intègre les critiques qu'il reçoit puisque c'est en tant qu'«auteur immonde» qu'il peut dissenter sur les W.-C. allemands. Ses notes de voyage sont sévères, aux dépens de la France. Au fil

des lettres d'octobre 1883:

«C'est un pays maudit et une nation faite exclusivement d'escrocs! [...] Vivre à Paris est un vrai calvaire! [...] Nous ne pouvons pas manger la

nourriture infecte des Français sans tomber malades. [...] Et de vrais cochons pardessus le marché! Ça ne se lave jamais, mais ça se parfume!» D'autres hauts lieux du tourisme international ne s'en sortent pas mieux. «Suis parti pour Venise et Rome; ne m'attendais pas y trouver grand-chose, ai trouvé encore moins.» Strindberg avait explicité une part de sa stratégie littéraire dès 1875: «Sent-on la colère monter, le style y gagne, car la colère est la plus forte de tous les mouvements de l'âme.»

Ce volume de *Correspondance* montre aussi l'écrivain aux prises avec les accusations d'antisémitisme et de misogynie. «Elles sont réactionnaires jusqu'à la moelle, y compris dans leur féminisme, avatar du grand avortement baptisé idéalisme.» Plus loin: «Cette maudite question féminine! [...] Ces diabesses doivent-elles jouir d'une impunité totale? Tandis que le malheureux qui lève les yeux sur une prostituée au bord du trottoir passe pour un harceleur!» Mais toujours, au-dessus de tout, chez «le fils de la servante» (titre de son premier volume autobiographique) qui dit souffrir de l'oppression de chacun et se voit comme «une sorte de Christ»: la question sociale, «car la pauvreté est la mort sans cesse différée, la plus terrible de toutes: une pendaison répétée, une décapitation ratée, lorsque la tête pend, tout juste maintenue par quelques artères». ♦

octobre 2009

Strindberg, la fièvre d'une correspondance

Correspondance, tome 1 (1858-1885), August Strindberg, choix, traduction et présentation d'Elena Balzamo, éd. Zulma, 492 p., 22 €.

Passant un jour ne passait sans qu'August Strindberg (1849-1912) prit la plume pour deux ou trois missives. Sa correspondance est donc un réservoir d'informations sur les aléas de son existence, les milieux fréquentés, ses réactions à l'égard de son entourage. De ses privations d'étudiant à ses déboires de journaliste tenu en laisse et, après avoir abandonné son emploi miteux à la Bibliothèque royale de Stockholm, à ses rêves de conquérir une renommée d'auteur dramatique à Paris, notre homme toujours tout feu tout flamme n'arrête pas d'écrire aux membres de sa famille, aux littérateurs qu'il connaît, à des directeurs de revue ou à des éditeurs. Il leur dévide ses anathèmes, ses invectives, ses convictions, ses interrogations. Envoyer des lettres lui sert principalement à crier sa révolte et son individualisme indéfectible. Bien qu'écrasé de dettes, il tient à exprimer son refus de toute compromission qui, dans l'ordre de son activité littéraire, aliénerait une parcelle de son indépendance. Il ne veut « marcher avec personne ». Il veut « rêver » quand son cœur le réclame. « Je ne permettrai jamais que mon activité dépende de la critique ou des caprices du public, je n'obéirai qu'au besoin de ma propre nature », prévient-il à l'intention de l'un de ses éditeurs en 1884. S'affirmant disciple de Jean-Jacques Rousseau, il se proclame un opposant définitif des « réactionnaires », l'adversaire à jamais de « la classe supérieure ». Orgueilleusement, il se résigne à ne voir autour de lui, jusqu'à la paranoïa, que des ennemis. Que cherche-t-il à fuir en choisissant de s'exiler en France ou en Suisse ? Les « miasmes de la pourriture suédoise ». Mais, sous les allures du matamore, affleure le nœud de souffrances non étalées. En attestent ses contradictions. Tout en professant l'athéisme, il souhaite ne pas perdre la chance d'obtenir l'intervention charitable de Dieu au cas où il aurait besoin d'être sauvé de la misère. Il est à la fois partisan d'une émancipation de la femme et contre le « féminisme », tour à tour amoureux et misogyne, admirateur de la solitude aristocratique de Nietzsche et adepte du « socialisme ». Quant à la littérature, elle le « dégoûte ». Il trouve « ignoble » de « se mettre à nu ». En ne cessant, pourtant, d'accumuler romans, pièces de théâtre et confessions autobiographiques.

La candeur n'est pas son fort. Il scandalise en toute conscience. Avec cynisme, il se félicite de ses provocations. En une langue imagée, nerveuse, débridée, voire vulgaire, il tranche sur tout et fustige sans pitié. En français, le choix de ses lettres, une fois sa publication terminée, couvrira l'en-

semble de sa vie, ou presque. Trois volumes sont prévus. Le tout représentera, en dehors de simples messages ou billets, un dixième seulement de ses 70 000 envois. Cette rage épistolaire, qui se matérialise par près d'un tiers des 72 tomes de ses *Œuvres complètes*, ne nous était que fort mal perceptible jusque-là. Elle confirme une évidence : avec Strindberg, la Suède possède son génie littéraire, et sans égal. ■

LIONEL RICHARD





Samedi 12 décembre 2009

1 ESSAI

Correspondance

• D'August Strindberg, t. 1,
Zulma, 432 p., 22 €.



Comme Ibsen, on le connaît par ses drames qui fouaillent les tréfonds du cœur humain. Si ce premier volume de la correspondance d'August Strindberg constitue un événement, c'est parce que ce pudique a toujours répugné à passer aux aveux ; mais c'est surtout parce que le dramaturge ultralucide, s'abandonnant à la spontanéité, y révèle un don rare de polémiste. Exilé à Paris, Strindberg raille tout ce qu'il rencontre, évoquant « un peuple meridique d'aristocrates bêtes et arrogants ». Mais, comme le note la préfacière, Elena Balzamo, son soliloque vaut surtout par le courage avec lequel l'auteur d'*Inferno* applique à lui-même sa maïeutique : « Je t'aime parce que j'aime ton chagrin, le chagrin et moi sommes des amis de longue date [...] » • A.La.

L'Épistolaire

Samedi 5 décembre 2009

Strindberg épistolier

Correspondance, tome 1: 1856-1885,

d'August Strindberg (traduit du suédois par Elena Balzamo,

Zaluma), 430 pages, 22 euros.

On connaît l'abondance et la variété – romans, essais, théâtre – de l'œuvre de Strindberg. On soupçonnait mal, néanmoins, la masse énorme que représente sa correspondance, dont l'édition critique a débuté en 1948 pour ne s'achever qu'en 2001, 22 volumes plus tard. Seulement, à notre connaissance, les 26 volumes de celle de George Sand peuvent lui faire concurrence.

On sait que Strindberg est le plus français des grands écrivains scandinaves: il a vécu longtemps en France, et écrit certains textes dans notre langue. Une traduction intégrale des 22 volumes de ses lettres n'aurait pourtant pas eu grand sens, et on sait gré à Elena Balzamo d'avoir su effectuer un choix. L'édition française comptera plus de 1000 pages réparties en trois volumes, et représentera environ un dixième de l'ensemble: on gage qu'on pourra se faire de cette correspondance une idée assez fidèle.

Le premier volume recouvre les années 1858 à 1885. Dans la première lettre traduite ici, August Strindberg a neuf ans, et raconte à ses parents qu'il a été cueillir des noisettes. Dans la dernière, il en a trente-six. Il vit à Grez, en Seine-et-Marne, et se plaint d'un voyage en mer, de sa mauvaise santé, et de l'inefficacité de son travail. Entre-temps, il est devenu un dramaturge connu, a publié un roman (*La Chambre rouge*), un pamphlet qui a fait scandale et l'a poussé à quitter la Suède (*Le Nouveau Royaume*), et plusieurs recueils de nouvelles, dont *Marjés*, qui lui a valu un procès pour

blasphème. Il a épousé Siri von Essen, qui a divorcé pour lui d'un officier suédois, est devenue actrice, et a renoncé à la scène pour le suivre dans son exil. Quand ils arrivent en France, ils ont deux petites filles. Après quelque temps dans une colonie d'artistes à Grez-sur-Loing, puis un passage à Paris, ils se sont installés en Suisse, ont visité l'Italie, et sont revenus en France.

Voilà pour le cadre biographique de ce volume, intelligemment souligné par l'éditeur, qui fait précéder chaque série de lettres d'une courte notice sur la vie de Strindberg, ce qui est bien utile aux non-spécialistes, et leur permet de se frayer plus facilement un chemin.

Toutes les lettres écrites par Strindberg enfant et adolescent, le plus souvent à son frère aîné, Oscar, qui étudie à Paris, évoquent la vie quotidienne dans une famille bourgeoise (le père de Strindberg était armateur) au milieu du XIX^e siècle. Entre les rites de la vie à Stockholm (messe, collège, neige, sapins de Noël, goûter d'enfants et jeux au presbytère) et les vacances à la campagne, on navigue dans les eaux heureuses de *Fanny et Alexandre* (qui reste le meilleur film de Bergman) et de la Selma Lagerlöf de *Mis Holgersson*.

Cette quiétude, ce bonheur, que l'on trouvera encore parfois dans les premières lettres écrites de l'université d'Uppsalla, disparaîtront ensuite totalement, et la correspondance de Strindberg devient la radiographie d'une âme inquiète, soiflaire, insatisfaite, violente: « *Je n'ai plus de forces, plus d'envie de vivre! J'ai perçu à jour la grande illusion, et je n'aspire qu'au repos. Je fais mes semblables! Quand on se fait traîner longtemps dans la boue, on finit par se mépriser soi-même, alors la vie est foutue! (...)* Qu'on couvre ma tombe d'immondices, et qu'on oublie le cadavre! »

(11 avril 1885). Une âme passionnée, aussi: les lettres de Strindberg à Siri von Essen (qui avaient déjà bénéficié d'une édition séparée) constituent une très belle correspondance amoureuse, loin de l'enfer du couple que Strindberg disséquera plus tard.

Le Strindberg de ce premier volume n'est pas encore l'imprécauteur qu'il deviendra par la suite, et qu'on connaît par ses grands textes autobiographiques. Mais, déjà, on le sent toujours prêt à ruer dans les brancards. Lorsqu'il se trouve sur le continent, ses lettres à ses éditeurs suédois mêlent l'évocation de projets littéraires pharaoniques à de continuelles demandes d'argent – les uns justifiant évidemment les autres.

Au lecteur français, on recommandera particulièrement les lettres écrites de Paris: « *Paris est une auberge où les Européens viennent pour se saouler et pour baiser, et où les théâtres font l'office de marché aux putes* » (29 février 1884); « *Vivre à Paris est un vrai calvaire! Ma femme est obligée de faire elle-même les courses, puis de faire cuire elle-même les aliments sur le feu d'une cheminée ou d'un poêle. Nous ne pouvons pas manger la nourriture infecte des Français sans tomber malades* » (19 octobre 1883); « *Tous des enfoirés, pétris de préjugés à un point tel que je ne puis pas m'asseoir dehors avec Siri, pour boire une bière, sans qu'on se fasse insulter. Et de vrais cochons par-dessus le marché!* Ça ne se lave jamais, mais ça se partime! *Bordel!* » (27 octobre 1883). On croirait lire Léon Bloy, un autre imprécauteur, le presque contemporain de Strindberg, évoquant sa vie d'exilé au Danemark...

Christophe Mercier

les livres

Mieux qu'un journal, la correspondance de Strindberg



correspondance

**Correspondance
(1858-1885) ★★**

AUGUST STRINDBERG
choix, présentation et
traduction du suédois
par Elena Balzamo
Zulma

430 p., 22 euros

Il a connu la célébrité en 1879 avec *La chambre rouge*, roman où il décrit le milieu artistique, littéraire et de journaliste que de la Suède. August Strindberg (1849-1912) a alors trente ans et de l'énergie à revendre. On lui connaît trois mariages ainsi que les métiers d'instituteur, acteur, journaliste, bibliothécaire, écrivain, dramaturge, pamphlétaire, essayiste, nouvelliste. Par

tout, des mots et encore des mots. L'édition suédoise actuellement en cours de son œuvre, dont soixante pièces de théâtre, comptera septante-deux volumes ! Sa correspondance, estimée à plus de dix mille lettres rédigées en un demi-siècle, est déjà un roman-fleuve à elle seule. Encore bien qu'il ne tienne pas de journal intime, exception faite du *Journal occulte*.

Les éditions Zulma ont l'excellente idée de publier cette correspondance en français. Pas tout, heureusement pour nous, mais un choix de lettres opéré par Elena Balzamo qui connaît bien Strindberg et le traduit. Le premier des trois tomes est sorti et

couvre les années 1858-1885. Du courrier à ses parents d'un jeune vacancier de neuf ans à une autre lettre d'août, vingt-sept ans après, écrite de France au romancier norvégien Jonas Lie.

Le recueil commence de manière utile et plaisante par trois questions : « *Qui êtes-vous, August Strindberg ?* », « *Que faîtes-vous de 1849 à 1885, M. Strindberg ?* » et « *A qui écrivez-vous ?* ». Ces introductions passionnantes permettent de mieux goûter tout le suc des lettres qui suivent, classées chronologiquement et par thèmes, et complétées de notes ainsi que de la biographie disponible en français des textes écrits aux époques correspondantes.

Le plus frappant dans cette colossale *Correspondance*, tenue au long d'une existence mouvementée, c'est sa fraîcheur, sa spontanéité, son originalité constante et l'intensité de la réflexion qui en émane. Pour penser à sa vie ou à son œuvre littéraire, Strindberg a besoin d'écrire à un destinataire, souvent le même, mais variable selon les périodes de sa vie. Il « *pense en écrivant* », observe Elena Balzamo qui ajoute que sa devise pourrait vraiment être « *Scribo ergo sum* ». En plus de nous renseigner sur l'homme et l'écrivain qu'a été August Strindberg, ses lettres nous instruisent d'agréable façon sur la manière de vivre à son époque, dans son milieu.

LUCIE CAUVÉ

AUGUST STRINDBERG à sa table de travail en 1886. Il fonde le mouvement pour un jour en France.



Signé Strindberg

Avec ce premier tome de la correspondance d'un génie tourmenté qui aura su transformer ses démons en littérature, c'est un homme inadaptable, inadapté que nous découvrons.

Le plus original, sinon le plus grand des écrivains scandinaves, August Strindberg est né à Stockholm en 1849, où il mourra en 1912. Admiré par Kafka – « *L'énorme Strindberg* » – et considéré comme l'un des pères du théâtre moderne, il fut à la fois dramaturge, romancier, nouvelliste, peintre. Auteur particulièrement prolifique – 72 volumes dans l'édition suédoise en cours de ses œuvres complètes – il écrivit quasi quotidiennement des lettres, plus de dix mille, qui nous introduisent dans les coulisses de la vie d'un homme de génie dont l'esprit et les aspirations sont irréductibles aux normes communes. Au fil de ce tome I (deux autres suivront : 1885-1895 et 1895-1912), nous découvrons un être hypersensible, né dans une famille nombreuse et dans une Suède puritaine et intransigeante. Parallèlement à des études qu'il ne terminera pas, le joyeux compagnon qui rêvait de devenir acteur, doit faire face aux soucis matériels comme aux premiers refus. Des projets, de l'ambition, il en a. Mû par un rare appétit intellectuel – il lit Rousseau, Dickens, Shakespeare, Zola, Kierkegaard – et porté par une insatiable curiosité – « *enfoui parmi les 200 000 volumes de la Bibliothèque royale (où je suis employé), je me perfectionne en sinologie, géographie, archéologie* » – Strindberg cherche sa voie, se voue corps et âme à toutes les théories, cherchant en chacune des lumières sur ce qui le hante. « *Je suis tenté par tout : ascétisme, épicurisme, piétisme, pessimisme* ». Homme au caractère aussi intransigeant qu'instable, il disserte, polémique, s'attaque à toutes les valeurs tabous. « *Je crois simplement que l'éducation est une bêtise et une perte et que la renaissance passe par le retour à la na-*

ture ». Partisan d'un ordre social fondé sur la nature et la vérité, son radicalisme politique effraie. Sa pièce, *Maître Olof*, aux dialogues trop vifs, trop percutants, écrite à 23 ans, réécrite deux fois, a été refusée par tous les théâtres. Et si, à 30 ans, il connaît enfin le succès avec son roman, *La Chambre rouge*, les années à suivre vont être difficiles.

Entretemps, il a fait la cour à la baronne Wrangel, née Siri von Essen, lui a écrit d'innombrables lettres – parfois signées « *Ton pigeon éploré / L'Aigle* » –, l'a épousée. Mais rien n'est simple avec les femmes. Il les sanctifie, tout en ne cessant de dénoncer leur perfidie et leur besoin de dominer, et devient peu à peu antiféministe.

Faisant souvent de son destinataire, et donc de nous, le témoin de ses enthousiasmes comme de ses rages, on le voit se débattre parmi les pulsions et les répulsions dont il ne cesse de nourrir son œuvre. Son style, c'est la colère, et bientôt, il doit se résigner à l'exil. « *Je me trouve complètement abandonné, sans cesse attaqué par des meutes entières. (...) Je n'ai pas le courage de supporter les aboiements, c'est pourquoi je m'en vais à Paris avec les miens* ». Provocateur, il multiplie les attaques commence « *le bombardement du Royaume suédois* », milite pour un art utile. « *C'est cela le dilemme : pour être utile, il faut être lu, et pour être lu, il faut faire de l'art* ». Or je regarde l'art comme immoral. » Déçu par Paris, fasciné par les water-closets des hôtels, dépité de voir ses œuvres acceptées « *parce qu'elles sont belles et non parce qu'elles sont vraies* », il publie *Mariés*, en 1884. Hélas, le livre est interdit et lui-même inculpé de blasphème. Rentrant en Suède pour se défendre, il se voit finalement acquitté. Mais le mal est fait : haï, il ne croit plus à la littérature. « *Se mettre à nu, soi-même et ses connaissances, cela demande des réserves d'insensibilité dont même moi je ne dispose pas* ». Pourtant, à 36 ans, le meilleur de l'œuvre reste à venir.

Richard Blin

CORRESPONDANCE (1858-1885) TOME I
D'AUGUST STRINDBERG - Choix, traduction et
présentation d'Elena Balzano, Zulma, 432 p., 22 €

Histoires littéraires

Revue trimestrielle consacrée à la littérature
française des XIX^e et XX^e siècles

N°51 - 3^e trimestre 2012

190

LIVRES REÇUS



Strindberg vu par Carl Jacobsson, 1910.

Strindberg. August Strindberg, *Correspondance*, tomes 1 et 2, édition, traduction et annotation d'Elena Balzamo (Zulma, 2009 et 2011, 430 et 512 p., 22 € chaque tome). Un monument ! Cette première édition de la correspondance de Strindberg (1849-1912), « à usage et intelligence » française, comme le précise son éditrice, ne contient que moins de dix pour cent des dix mille lettres publiées en vingt volumes, de 1947 à 1996, chez l'éditeur Albert Bonnier de Stockholm. Elle est l'occasion de faire le point sur la réception en France d'un des plus grands dramaturges, véritable fondateur du théâtre moderne (pourant, à l'encontre d'Ibsen, son principal concurrent, Strindberg n'a toujours pas son *Pléiade*). Bien du temps a passé depuis que, dans la dernière décennie du XIX^e siècle, le découvraient et s'employaient à le promouvoir André Antoine en son Théâtre-Libre (*Mademoiselle Julie* en 1893) et Lugné-Poe au Théâtre de l'Œuvre (*Créanciers* et *Père* en 1894). Ce fut ensuite, non sans un petit scandale, qu'Artaud mit en scène *Le Songe* dans sa première expérience théâtrale (avec le Théâtre Alfred Jarry en 1928), même si ce scandale provoqué par André Breton ne portait pas

vraiment sur le fond. Arthur Adamov, traducteur de *l'Inferno* en 1947, consacra une première monographie à son auteur en 1955. Curieusement, c'est Boris Vian qui écrivit, en 1952, une adaptation de *Mademoiselle Julie*, et, non moins curieusement, c'est Claude Chabrol qui « ressuscita » la *Danse de mort*, dernière pièce de Strindberg, pour la télévision en 1982, pièce qu'il mit lui-même en scène au Théâtre de l'Atelier deux ans plus tard. La porte était dès lors ouverte pour que des actrices, aussi à l'aise à l'écran que sur les planches, s'emparent des rôles féminins (Isabelle Adjani puis Fanny Ardant dans *Mademoiselle Julie* en 1983, Charlotte Rampling dans la *Danse de mort* en 2007, Juliette Binoche dans *Mademoiselle Julie* en 2011). Devant le temps mis à sa reconnaissance, on peut se poser la question : Strindberg brûlerait-il encore ? C'est à cette question que la *Correspondance* publiée aujourd'hui est en passe de répondre. Son éditrice et traductrice, confrontée déjà à la difficulté d'opérer un tri, a dû surmonter bien des obstacles, à commencer par celui de la langue : Strindberg a manié avec dextérité tant le suédois que le français, l'allemand, l'anglais, les mêlant joyeusement dans les mêmes lettres et ne s'interdisant pas les jeux de mots multi-linguistiques. Elena Balzamo, pour éclairer ses choix, donne des repères chronologiques, sous l'en-tête « Que faisiez-vous ? », « À qui écriviez-vous ? », suivis de notices biographiques des correspondants. À mentionner, en ouverture du tome II, un essai d'explicitation de la misogynie de Strindberg. Cette *Correspondance*, que Strindberg avait lui-même envisagé de publier (il n'y a donc pas de « trahison » dans son cas), va de ses aventures amoureuses aux débats et polémiques politiques (Ah ! la censure en Suède en son temps, qui entraîna son exil et sa recherche de reconnaissance, notamment en France). « Gigantesque soliloque » (car Strindberg fait souvent fi des réponses), elle équivaut à un Journal, se présente comme un véritable laboratoire d'idées, correspond même à un roman, dont l'écrivain avait déjà rassemblé sous cette forme quelques pans.